



Lettres à Fernando Pessoa





Mário de Sá-Carneiro

Lettres à Fernando Pessoa

Traduites du portugais et présentées (préface et notes) par
Jorge Sedas Nunes & Dominique Bussillet

 FONDATION
CALOUSTE GULBENKIAN

*Cet ouvrage a reçu le soutien de la Fondation Calouste Gulbenkian,
du Conseil Régional et du Centre Régional des Lettres de Basse-Normandie.
Il a également bénéficié d'une aide à la traduction du Centre National du Livre.*

Titre original : Cartas a Fernando Pessoa

ISBN 9791093190006

© Éditions *impeccables*, 2015, pour la traduction en langue française
Éditions *impeccables*, 19, rue Trinité, 14700 Falaise

impeccables



1.

Paris, 20 octobre 1912

Cher Ami,

Franchement je n'ai rien d'intéressant à vous dire. Ici j'arpente les *boulevards** comme là-bas le Rossio et la rua do Ouro. Simplement je ne tombe ni sur le Castañé des lettres d'amour, ni sur l'éternel Ramos de la *chimère*... Qu'avez-vous d'intéressant à me dire ? De nouvelles idées vous sont-elles venues dernièrement ? N'oubliez pas de m'écrire. Et l'enquête de *República* ? De nouveaux polémistes sont-ils apparus ? Si vous avez le temps, répondez-moi à cela, et à cette autre question : Santa-Rita est-il revenu à Lisbonne ? Je lui ai écrit d'ici, à Estoril.

Pas de livres importants ces derniers temps. Aux devantures des librairies, ne se montrent que des livres qu'on avait déjà là-bas, et quelques nouveaux romans policiers – littérature que les lecteurs du monde entier préfèrent depuis de nombreuses années...

Quant à mes propres nouveautés littéraires, j'en ai une à vous communiquer : j'ai trouvé un bel épisode de fin pour *Gentil Amor* [Gentil Amour]. C'est un épisode douloureux, lamentable et perturbant, qui

conclura parfaitement le livre – parce que, selon ce que je m'imagine de façon presque certaine, la nouvelle prendra bien trois heures de lecture.

Ce qu'il faut, c'est commencer à l'écrire. Je le ferai dès que je serai installé définitivement, ce qui arrivera dans la semaine.

C'est même mieux que vous ne me répondiez pas à cette lettre avant que je vous ai envoyé ma nouvelle adresse.

Pour aujourd'hui, rien de plus. C'est-à-dire : il me reste à vous parler du temps, chose indispensable dans une lettre de ce genre : il y a eu beaucoup de brume, traversée de temps en temps par les rayons dorés du calice de l'hostie rouge... (Sans plaisanterie ni offense ; vous savez bien à quel point j'éprouve sympathie et respect pour *Renascença* [Renaissance] – et par-dessus tout pour son critique.)

Une grande accolade de votre ami sincère,

Sá-Carneiro

Où en est le pamphlet ?

Dès que vous recevez ma nouvelle adresse, répondez-moi immédiatement !

2.

Paris, 28 octobre 1912

Cher Ami,

J'ai beaucoup vu Guillaume de Santa-Rita. C'est un type fantastique, ce qui ne l'empêche pas d'être intéressant.

Imaginez-vous ça : à une table chez Bullier, devant une orangeade, avec pour horizon le tourbillon de couples dansant une valse autrichienne – tout d'un coup, à propos de je ne sais plus quoi, il me lâche :

– Parce que moi, vous savez, mon cher Sá-Carneiro, je ne suis pas le fils de ma mère...

Je croyais être en train de rêver, mais il continue :

– Mon père, qui voulait me donner une éducation mâle et rude, m'envoya loin de la maison quand j'étais tout petit. C'était chez une nourrice dont le mari était potier. Cette nourrice avait un fils. Un des enfants mourut et le potier dit que c'était leur fils. Entre temps et sur les instances de ma mère, du fait que j'étais parti avec une troupe de saltimbanques et m'étais retrouvé à Badajoz (et voilà les saltimbanques de Jaime Cortesão – depuis il m'a avoué que c'était une *blague**), je revins chez mes parents. En 1906, cependant, ma nourrice mourut, et laissa une lettre pour ma mère où elle lui confessait que l'enfant mort était son fils. Ainsi je n'étais plus le fils de ma mère, mais bien celui de ma nourrice. Et voilà le lamentable secret, la tragédie de ma vie. Je suis un intrus. Ah ! Mais je me dois de donner satisfaction à la société ! C'est pour ça que je veux devenir quelqu'un dans la vie ! Et je bénis ma vraie mère qui, pour que je sois plus heureux, n'a pas hésité à me perdre, à me donner à une autre mère ! Quand j'écris à Augusto, je signe toujours, humblement, Guilherme Pobre. Et c'est pour ça que, quand je vais à Lisbonne, je ne vais pas chez moi, je reste à l'hôtel.

(Dites-moi, Pessoa, si c'est vrai.)

Après cette longue tirade qui m'avait laissé bouche bée, je souris et commentai que « c'était très intéressant... un vrai roman feuilleton... ». Nous sortîmes. Et dehors, parlant encore de cette histoire, il riait nerveusement, sinistrement, s'appuyant sur moi...

Qu'en dites-vous, Fernando ? Je vous prie de faire des commentaires et, dans tous les cas, de ne pas divulguer l'histoire, car il m'a demandé *le plus grand secret*... C'est stupéfiant ! Et en plus, le même soir, il m'a juré qu'il avait complètement arrêté de faire des *blagues**.

Autre chose intéressante : ses opinions littéraires et ses idées politiques : en littérature, que ce soit en prose ou en vers, il n'admet pas l'ombre d'une idée. Il m'a déclaré, quand je lui ai raconté *Homem dos Sonhos* [L'Homme aux songes] : que c'était intéressant, sans doute, mais que, par le simple fait de *pouvoir être raconté*, cela perdait tout mérite

pour lui. Enfin : il n'admet que les choses qui ne peuvent pas se narrer, et il m'a cité *Outoño* [Automne], de Carlos Parreira.

Quant à la politique, il est « ultramonarchiste », se nomme même « impérialiste », et affirme que l'artiste a la nécessité de prendre toujours appui auprès d'un homme supérieur – auprès d'un roi, parce que pour lui tous les rois lui sont supérieurs. En face de D. Manuel, déclare-t-il, il se considère comme inférieur. Je lui ai répondu : « Mon cher, eh bien moi, si je me considérais comme inférieur à D. Manuel, je me tirerais une balle dans la tête. »

Qu'en dites-vous ? Vous considérez-vous aussi comme inférieur à tous les rois, et trouvez-vous que l'artiste a besoin – suivant l'expression de Santa-Rita – d'avoir un *protecteur* ? Parlez-moi sur ce sujet.

Ramos ? Que devient Ramos ? Est-il finalement au Brésil ? Parlez-moi des gens que je connais ; je vous supplie de m'écrire longuement par retour de courrier, en me donnant des nouvelles littéraires, en me parlant de vous, etc. Une grande accolade de votre ami,

Sá-Carneiro

Écrivez-moi au Grand Hôtel du Globe – 50, rue des Écoles.

Mon cher,

Je viens de relire cette lettre et je vois qu'elle est horrible ; mal écrite, embrouillée. C'est peut-être le bruit du *boulevard** pénétrant par la fenêtre ouverte de l'hôtel qui fait dérailler ma grammaire. Pardonnez-moi, mais je ne vous en écris pas une autre...

Encore au sujet de Santa-Rita : il explique son habileté et son penchant pour la peinture par le fait que son père était potier...

En ce moment, me dit-il, il travaille à un tableau qui représente *Le Silence dans une chambre sans meubles*...

Il y a quelque temps, il a aussi peint – une chose qu'il considère comme une de ses meilleures œuvres – un petit tableau qui représente un W.C. Je ne peux juger des œuvres, parce que je ne les ai pas vues. Lui-

même affirme que seules quelques dix personnes au monde sont capables, même pas de comprendre, mais seulement de *voir* ce qu'il peint...

Écrivez !

Sá-Carneiro

N'oubliez pas de me dire si vous avez vu Ramos. Et le pamphlet ? Et *Águia* [Aigle] ?

3.

Paris, 16 novembre 1912

Mon cher Ami,

Avec la pire disposition d'esprit, dans un jour pluvieux, énervé, obscur comme du goudron, je viens répondre à votre longue lettre. Je commence par vous demander pardon de ne vous envoyer en échange que quelques lignes, quelques lignes désordonnées, lieu commun qui, en ce cas précis, exprime bien la vérité.

Je ne suis pas du tout heureux dans cette ville idéale. J'ai même vécu dernièrement quelques-unes des pires journées de ma vie. Pourquoi ? vous demanderez-vous. Pour rien du tout – voilà ma réponse. Ou plutôt : pour mille petites choses qui, additionnées, font un total horrible et désolant. Je regarde en arrière, et la période que j'avais crue malheureuse m'apparaît aujourd'hui brillante, suave et bénéfique. Devant moi, la route se rétrécit peu à peu, devient tortueuse, perd les frondaisons qui l'abritaient du soleil et du vent. Et moi je me convaincs de plus en plus que je ne saurais pas résister à la furieuse tourmente – la vie, en somme, où jamais je n'aurai une place.

Voyez-vous, je souffre parce que je sens proche l'heure où la récréation va finir, et qu'il va bien falloir reprendre les cours. Peut-être ne me comprendrez-vous pas à travers ces mots, mais je n'ai pas la patience,



Préface (par Jorge Sedas Nunes & Dominique Bussillet)	7
Lettres à Fernando Pessoa	15
Notes	285
Notice biographique de Mário de Sá-Carneiro	297





Achévé d'imprimer en février 2015 sur les presses
de l'imprimerie Corlet à Condé-sur-Noireau (Calvados, France).
Dépôt légal : mars 2015.
Numéro d'imprimeur :

